

Stuttgart, 18 novembre 1831.

Ma chère chère Eugénie.

La lettre de Léonard est venue
un peu me tirer d'ignorance,
car je n'étais guère tranquille en
pensant à toi, ma pauvre sœur.
Il y avait déjà 4 semaines que
j'étais sans nouvelles de Rio,
et d'après les dernières si tristes,
si malheureuses, il me tardait
doublement d'en avoir, mais
pensant de toi, de tes enfants.
La lettre de notre mère m'a
marqué le cœur, car elle me
dépeint toute l'immensité de
son chagrin, de son désespoir.
C'est en effet bien naturel que
tu sois tout à fait découragée -

en pensant à l'avenir de ta
nombreuse famille. Mais, pour
l'amour De Dieu ! ma pauvre
sœur ne te laisse pas aller à
un complet abattement. Jusqu'à
présent, tu as toujours été si
forte, si courageuse. Tu as de-
vant toi une tâche bien ardue,
il est vrai, mais pourquoi désespé-
rer de voir tes efforts couronnés
de succès ? Pour un établissement
comme celui que tu as ouvert
les commencements sont toujours
difficiles, tu ne dois donc pas
essayer de voir s'augmenter
le nombre de tes élèves.
Et puis, ce qui, dans ta position,
est bien heureux, tu te trouves dans
une ville où tu as vécu et
grandi, sans, pour ainsi dire
la quitter, où tu as tout

D'amis et de connaissances,
mais surtout la famille ce qui
est pour toi une grande soutien.

Chacun donc fera son devoir. De
s'être utile. Notre pauvre Gustave
a laissé tant de sympathies qui
se reporteront sur ta jeune
et intéressante famille qu'il a
malheureusement quitté beaucoup,
beaucoup trop tôt.

Je voudrais, ma pauvre Eugénie,
te voir encore tant tant de
choses pour te faire envisager
l'avenir avec un peu d'espérance.
Car enfin, pour quoi ne
réussirais-tu pas dans l'accom-
plissement des devoirs que le
sort t'a destinés? Mais pour
cela, il faut en effet de la force
et du courage.

Pauvres enfants! je suis d'ici.

toute votre consternation et voyant
 le désespoir, l'abattement de
 votre chère petite mère. Puisse-
 vous par vos caresses lui faire
 recouvrer un peu de calme et
 de sérénité, dont elle a tant besoin. —

Tu sais que je t'aime bien
 n'est-ce pas? aussi que me
 donnerais-je pas si je pouvais
 te serrer dans mes bras, — t'être
 utile à quelque chose.

Franz est toujours bien triste, en
 pensant à toi et à ta nombreuse
 famille. Il me charge de mille
 amitiés pour toi, ma chère sœur.
 Donne à chacune de tes enfants
 un baiser. De la part de leur
 tati Sabina; mon nhonho à lui
 seul. Essaie en avoir trois pour
 lui.

Avec mille baisers, ma chère chère
 sœur, je me dis

Ta toute dévouée,
 Sabina.